

Chapitre I

Minuit. Le père Gottfried Schmidt dormait d'un sommeil agité lorsqu'il fut subitement réveillé. Il crut percevoir un sifflement provenant de l'extérieur. Intrigué et les sens encore sous l'emprise des impressions qu'avait laissées sur lui ce songe désagréable, il se leva et ouvrit la fenêtre. Un souffle d'air frais pénétra dans sa chambre. Il frissonna.

Le prêtre referma la lucarne et décida de chasser ses pensées sombres par une promenade dans le parc. Il enfila rapidement ses chaussures noires et se dirigea dans le couloir. Le presbytère se situait au premier étage dans le couvent, tout comme le réfectoire et la chapelle. Il traversa péniblement le bâtiment en longeant les murs. Il saisit sa lampe de poche et atteignit l'ascenseur. Tout en regardant sa montre, il descendit au rez-de-chaussée et sortit ses clefs de sa poche droite. Il avança jusqu'à la porte d'entrée et quitta discrètement le couvent. Il fit le tour du parc en traînant la jambe. Effectivement, il souffrait d'arthrite depuis quelques semaines, ce qui le handicapait dans ses déplacements. Néanmoins, il devait régulièrement marcher quelques minutes pour ne pas aggraver son état. Il continua son chemin et gagna le portail du hall. Il l'entrouvrit avec peine et se retourna pour admirer l'ombre imposante du cloître.

Le brouillard commençait à se lever en cette fin de mois d'octobre. Le père Gottfried Schmidt traversa un pont étroit en pierre de castine, avec des rambardes rouillées permettant de franchir la rivière qui longeait l'édifice du couvent. En effet, le domaine des religieuses se

tenait à l'écart du village de Kirchbach, en Bavière. Il s'étendait sur un hectare environ. Le toit était entièrement rénové et recouvert de tuiles de couleur pourpre qui faisaient ressortir les murs en briques rouges du bâtiment. Le parc, quant à lui, était orné de statuettes d'anges en plâtre blanc. En hiver, les arbres dénudés de leurs feuilles donnaient à l'endroit un aspect austère, mais dès le printemps, de jolies fleurs accompagnaient la verdure de cet enclos magnifique.

Le prêtre avançait lentement, plongé dans ses pensées. Il approchait les cinquante-cinq ans, mesurait moins d'un mètre soixante-dix et marchait le dos courbé. Il fit halte devant la statue de la Sainte Vierge qui se trouvait au fond du jardin. Il s'assit sur le banc et se perdit dans la contemplation du visage de la pureté. Après s'être recueilli, il se signa ; il s'apprêtait à faire demi-tour pour rentrer au couvent lorsqu'il perçut un bruit. Pourtant, tout semblait calme. Il regarda une dernière fois l'alcôve protégeant la mère de Dieu, puis continua son chemin. Il entendit à nouveau un son. Cela ressemblait à des pas. Il tourna la tête, mais ne vit personne. Il devait être près d'une heure et l'office du matin n'ayant lieu que six heures plus tard, il lui parut improbable qu'il s'agisse de l'une des sœurs. Celles-ci regagnaient leur chambre régulièrement aux environs de vingt et une heures. Elles dormaient sans doute. Le curé pensa que son imagination lui jouait des tours. Il se retourna une dernière fois et son regard engloba le paysage nébuleux qui s'offrait à lui. Le brouillard s'était levé et avait pris de l'épaisseur. On pouvait à peine distinguer la moindre silhouette. Seuls le toit du couvent et l'imposant portail de l'entrée restaient visibles de loin.

Soudain, un bruit ressemblant au froissement d'un vêtement se fit entendre derrière lui, mais avant qu'il n'ait eu le temps de se retourner, il sentit une lame lui transpercer le dos et une main brutale étouffer ses cris. Il s'effondra.

Un corps svelte se dégagea de cette épaisse brume, entraîna sa victime près du cours d'eau et déshabilla l'ecclésiastique. Il regarda furtivement autour de lui avant de se précipiter vers le vieux moulin et récupéra la scie circulaire qu'il avait dissimulée quelque temps auparavant sous une trappe cadénassée. L'individu s'acharna ensuite

sur le cadavre du père Schmidt et découpa le bras gauche. Essoufflé, il se releva et reprit sa respiration. Puis, avec rage, il entama le dépeçage de l'autre bras. Il procéda de la même façon pour les jambes. Il rassembla les restes du cadavre dans un sac-poubelle puis plongea ses mains dans l'eau vive et fraîche du ruisseau pour en faire disparaître les souillures du crime. Le tueur soupçonna que quelqu'un l'épiait. Inquiet, il jeta un coup d'œil autour de lui et essuya rapidement ses mains sur ses vêtements. Le sac toujours en sa possession, il se glissa ostensiblement vers le couvent. La porte était encore ouverte, car le malheureux père Schmidt n'avait pas pu regagner l'entrée du cloître en vie. Le meurtrier se dirigea sans hésitation vers l'ascenseur. Il se rendit au sous-sol où se trouvait la cuisine, traîna son encombrant fardeau jusqu'au monte-charge, à gauche de la cuisine, et y disposa délicatement le corps démembré du prêtre. Puis il termina son forfait en coupant les pieds du pauvre homme. Il se débarrassa des membres amputés dans un endroit connu de lui seul.

À Kirchbach, en Bavière, se trouvait un couvent de sœurs franciscaines. Onze religieuses partageaient la même foi. La mère supérieure se prénomrait Hedwige. Âgée de quarante-cinq ans, elle était juste et droite. Plutôt grande et mince, brune avec des yeux couleur d'océan, elle souffrait de myopie et, de ce fait, portait des lunettes rondes. Autour de son cou, elle avait glissé un chapelet vert. C'était celui que lui avait offert sa sœur cadette. Parfois lunatique, elle pouvait se montrer austère et stricte lorsque les règles qu'elle imposait n'étaient pas respectées. De plus, son enfance malheureuse et sans amour maternel la rendait plus forte dans toutes les épreuves difficiles. Elle avait appris à contrôler ses émotions et à garder son sang-froid. C'est pourquoi elle avait été choisie pour superviser les dix nonnes du couvent.

Au XIII^e siècle, la montée démographique et les problèmes de terre ne permettaient pas à chacun de vivre convenablement. Il y eut un grand mouvement de contestation au sein des laïcs, principalement en Italie. Des groupes se formèrent pour se convertir à la pénitence.

C'est en 1210 que François d'Assise et ses compatriotes se présentèrent devant le pape pour se proclamer pénitents d'Assise.

En Hongrie, Sainte Élisabeth organisa des institutions hospitalières pour les pauvres à l'aide de laïcs nommés « convers ». Des communautés furent ainsi créées autour des églises et des hôpitaux. Ce mouvement donna naissance aux béguines, femmes célibataires ou veuves, qui se vouaient à des actions caritatives et possédaient une liberté d'action, à l'inverse des moniales cloîtrées.

Elles furent les premières religieuses dans le monde à s'installer près d'une église paroissiale. Elles avaient ainsi fait vœu de chasteté, de pauvreté et d'obéissance.

En 1298, le pape Boniface VIII imposa la clôture à toutes les femmes. Les béguines durent s'adonner à des règles religieuses. Elles rejoignirent ainsi la spiritualité franciscaine.

À partir du XIV^e siècle, la vie des sœurs franciscaines se développa. En 1413, le pape reconnut les croyantes comme des sœurs du Tiers-Ordre Régulier. Elles étaient par conséquent des religieuses.

Dans le village de Kirchbach, un château se dressait depuis plus de deux siècles. En 1958, l'Église catholique le racheta à son propriétaire et le transforma en couvent. Depuis ce jour, les membres de l'ordre franciscain donnaient vie à cet ancien édifice.

Kirchbach, commune très conviviale, se situait au bord d'une magnifique forêt où gambadaient cerfs et chevreuils. Le couvent était érigé à proximité d'une rivière. Pour atteindre la demeure religieuse, il fallait emprunter le pont unique qui menait aussitôt à l'entrée principale du parc du couvent. Directement à gauche du bâtiment, côtoyant le cours d'eau, se montrait un ancien moulin. Celui-ci était abandonné depuis longtemps. Le cloître s'étendait sur une vaste superficie. À l'entrée du portail, on accédait immédiatement à un enclos qu'il fallait traverser pour se rendre dans le hall situé à droite de la bâtisse.

En face du cloître se trouvaient le poulailler ainsi que le jardin, assez impressionnant. Les sœurs pouvaient y cultiver toutes sortes de légumes et condiments, des pommes de terre, du persil, des framboi-

ses, ainsi que des salades. Plusieurs pommiers et pruniers s'imposaient dans le verger. Sœur Mathilda se chargeait principalement du potager et des fleurs. Elle avait installé une serre dans laquelle poussaient la laitue et les potirons. Afin de permettre un arrosage fréquent et pratique, elle l'avait établie près du puits.

Sœur Mathilda aimait aussi s'occuper du poulailler. Tous les matins, elle s'y rendait pour aller chercher les œufs que vingt-huit poules pondaient régulièrement. Les religieuses s'en servaient pour cuisiner.

À sept heures trente précises, la messe débuta dans la chapelle du couvent. Le jeune chapelain (1), Rainer Schneider, âgé de trente-deux ans à peine, s'avança à tâtons vers l'autel, aidé de Sœur Mathilda. La table de la Parole et la table eucharistique avaient été admirablement préparées la veille au soir par le prêtre et son vicaire (2), le père Gottfried Schmidt.

Les fidèles s'unirent pour chanter la prière d'ouverture et saluèrent le prêtre.

À la fin de cette oraison et de la liturgie de la Parole, le père Rainer Schneider enchaîna avec la célébration de la liturgie eucharistique. Pour procéder à l'offertoire (3), il saisit, assisté de Sœur Mathilda, le calice rempli du vin de messe. Il y apposa ses lèvres, mais la coupe lui échappa des mains et se renversa sur le sol. Effrayé par le bruit de la coupe au contact du sol carrelé, il poussa un cri strident. Il nettoya ses lèvres sur le corporal (4) et recula de deux pas. Mathilda se précipita vers lui et essuya sa chasuble tachée de vin. Elle s'absenta un instant et revint un peu plus tard avec un chiffon. Elle astiqua le sol. Le prêtre, immobile et aphone, tremblait. Mathilda le rassura et lui affirma que rien n'était grave. Il se ressaisit et se

1) Un chapelain (en allemand, Kaplan) est un prêtre chargé d'une chapelle ou d'une paroisse personnelle.

2) Un vicaire est un titre religieux chrétien signifiant « suppléant, remplaçant ».

3) L'offertoire est une partie de la messe où le prêtre fait l'offrande (oblation) du pain et du vin.

4) Linge liturgique.

dirigea vers l'autel. Plusieurs minutes après cet incident, le chapelain ordonna aux religieuses de reprendre place et de poursuivre l'Eucharistie jusqu'au bout. Cette maladresse ne devait en aucun cas interrompre la célébration.

Après l'office des Laudes (5), les sœurs se précipitèrent au réfectoire pour le petit déjeuner.

Sœur Annette préparait les repas chaque jour. Avant d'entrer dans les ordres, elle cuisinait dans un restaurant local. Elle aimait varier les menus et composer ses propres recettes.

Les sœurs s'installèrent à table, sauf Sœur Mathilda. Elle discutait avec le prêtre Schneider :

— Asseyez-vous, mon père.

— Merci, Sœur Mathilda. Avez-vous apprécié la messe malgré cet incident ?

— Oui, beaucoup. Votre récit des psaumes était fantastique et l'hymne a été superbement chanté. Mais je crois que vous avez oublié votre canne.

— Oh oui !

Il se leva et tenta de trouver sa canne, à tâtons.

— Ne bougez pas ! J'y vais. Elle doit être restée près de l'autel.

— Mais où est mon assistant ? C'est son rôle de m'aider à ne rien oublier !

— Le père Schmidt ? Ne vous inquiétez pas ! Il va arriver.

— Était-il présent pendant l'Eucharistie ? Je n'ai pas entendu le son de sa voix.

— Non, je ne l'ai pas aperçu. Il est sans doute souffrant. Je vais aller voir s'il est dans sa chambre.

— Non, restez ici Sœur Mathilda ! ordonna la mère supérieure d'un ton sec. Je vais aller voir où il se cache ! Allez juste chercher la canne du père Schneider.

5) Office du matin durant lequel l'on y rend grâce à Dieu pour le jour qui se lève par des psaumes de louanges.

— Bien, prévenez-moi ensuite. Je dois travailler avec lui sur le sermon de la prochaine messe dominicale, poursuivit le jeune prêtre. Mathilda revint peu après avec la canne du père Schneider.

Hedwige quitta le réfectoire et prit l'ascenseur pour aller voir si le père Schmidt était dans sa chambre. Elle frappa plusieurs fois à sa porte, mais il ne répondit pas. Elle saisit la poignée et ouvrit la porte tout en douceur. Elle s'étonna de constater qu'il n'était pas dans sa chambre. Pourtant, son lit était défait. Elle referma la porte et se rendit au rez-de-chaussée, à l'accueil. Le concierge était déjà installé à son poste. Elle lui demanda s'il avait vu le père Schmidt, mais l'homme répondit par la négative. Elle remonta au réfectoire et annonça aux religieuses et au chapelain que le vicaire restait introuvable. Sans doute était-il parti faire une course. Dans ce cas, pourquoi n'avait-il averti personne ? En outre, il ne s'était pas présenté à la messe. Avait-il une urgence ? Comment le savoir ? Pour l'instant, il n'y avait pas raison de s'inquiéter. Hedwige invita les membres du couvent à commencer le petit déjeuner sans attendre le père Schmidt. Elle irait le chercher un peu plus tard.

Benedikta, en retard, entra dans le réfectoire :

— Veuillez m'excuser pour ce contretemps. Je conseillais un dernier visiteur. Il m'a demandé de bénir son enfant. Mon père, pourriez-vous rencontrer rapidement la famille Hausberger ?

— Nous verrons cela plus tard, ma sœur, répondit le prêtre Schneider.

— Prenez place ! Le petit déjeuner va être servi, ordonna Sœur Hedwige.

Sœur Annette s'apprêta à ouvrir le monte-charge, mais quelque chose coïncait. Hedwige, la mère supérieure, se leva pour l'aider. Quand enfin elle parvint à l'ouvrir, elle poussa un hurlement d'effroi. Elle aperçut le corps sans vie du père Schmidt. Annette cria à son tour et s'évanouit. Les autres sœurs se précipitèrent pour lui porter assistance et voir de leurs propres yeux l'horrible découverte.

Le prêtre Schneider, resté seul à table, ne pouvait comprendre les motifs d'une telle agitation :

— Sœur Mathilda, que se passe-t-il ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

— Mon père, c'est le père Schmidt... Il... Il est dans le monte-charge !

— Voyons, ne vous moquez pas de moi, je vous prie !

— Il est dans le monte-plats... il est mort ! C'est horrible ! Il y a du sang partout et sa tête est décapitée. Elle se trouve dans le plateau-repas !

— Mais... ce n'est pas possible... comment... mais...

— Il faut tout de suite appeler la police ! dit Sœur Hedwige, qui semblait déjà avoir retrouvé son sang-froid.

— Non, je vais contacter l'évêque. Composez son numéro, je vous prie. La police ne doit pas s'en mêler, sinon la réputation de notre paroisse en sera dégradée.

Mathilda, tremblante, lui tendit le combiné :

— Monseigneur ! Excusez-moi de vous déranger. Un grand malheur s'est produit !

— De quoi s'agit-il, Père Schneider ?

— Le père Schmidt, mon vicaire, est décédé !

— Mais que s'est-il passé ? Il semblait pourtant totalement rétabli lorsque j'ai déjeuné avec lui la semaine dernière !

— Il a été assassiné ! Nous avons trouvé son corps démembré dans le monte-charge ! Il a été décapité puis découpé ! C'est horrible ! Que doit-on faire ?

— Mon Dieu, quelle abomination ! Écoutez, Père Schneider, surtout n'avertissez pas la police. Il faut éviter de semer la panique et épargner à tout prix un nouveau scandale à notre Église. Cela ne doit pas sortir de notre communauté. Je vous conseille d'enterrer rapidement le père Schmidt dans le cimetière réservé aux membres de l'Église catholique.

— Mais comment justifier son absence auprès de sa famille et des villageois ?

— Vous direz à sa nièce et aux fidèles qu'il a été emporté par la maladie et annoncerez officiellement ses funérailles. Personne ne doit se douter des circonstances réelles de sa mort, personne ne devra donc voir le corps. Courage, mon fils, et que Dieu vous bénisse !

— D'accord, nous allons procéder ainsi ! Bonne journée, Monseigneur !

Le père Schneider raccrocha le combiné et tenta de reprendre ses esprits. Une larme se mit à couler sur son visage éploré.

Mathilda et le père Schneider rejoignirent les nonnes et leur transmirent les instructions. Toutes demeurèrent silencieuses et en état de choc. Sœur Hedwige, avec l'aide de Sœur Mathilda, déposa la dépouille dans le cercueil, qu'elle scella. Le concierge prépara ensuite la fosse devant accueillir le défunt dans le cimetière du domaine réservé aux religieuses et au clergé. La nièce du prêtre, sa seule famille, et les habitants du village reçurent avec une infinie tristesse la nouvelle de la mort d'un homme si bon et si juste. Les obsèques eurent lieu le samedi suivant et tous vinrent rendre un dernier hommage à cet être admirable.

Chapitre II

Après cette tragédie épouvantable, chaque religieuse s'essuyait encore les larmes et la plus frêle, Sœur Hildegard, fut alitée. Elle avait subi un traumatisme à la suite de cet événement plus qu'in vraisemblable.

Le médecin des nonnes se rendit à Kirchbach pour l'ausculter. Sœur Hildegard avait trente-deux ans. Depuis sa plus tendre enfance, elle enchaînait les maladies bénignes et, de ce fait, restait toujours fragilisée. Hedwige accueillit le praticien et l'accompagna jusqu'à la chambre de Sœur Hildegard. Pour éviter de parler du drame devant lui, elle ordonna aux autres professes de confirmer que le père Schmidt était mort d'un infarctus. C'est ce qui aurait engendré le choc de la malheureuse.

— Elle a subi un traumatisme. Je vais devoir lui prescrire un traitement spécial. Elle en aura pour trois mois. Si d'ici là son état de santé ne s'améliore pas, je serai contraint de la faire hospitaliser.

— D'accord, Docteur, mais que faut-il faire ?

— Elle doit se reposer. Je pense que vous êtes toutes affectées par le décès de votre prêtre.

— Oui. Pourriez-vous nous donner quelque chose pour nous apaiser ? C'est une épreuve très lourde.

— Je n'en doute pas. Vous prendrez toutes des anxiolytiques. Mais, attention ! Veillez à respecter les doses prescrites.

— Merci, Docteur.

Le père Schneider, lui aussi, n'avait pas été épargné. Sa cécité l'avait peut-être préservé du spectacle macabre, mais le pauvre homme ne savait comment réagir face à une telle situation. Il se tenait là, avec sa canne, cherchant à capter le moindre son qui pourrait lui indiquer ce qu'il se passait vraiment. Il se sentait isolé et abandonné. Son handicap lui pesait, mais il gardait le sourire pour ne pas inquiéter davantage les religieuses. Il peinait à dissimuler son angoisse. Il faillit même s'évanouir. Heureusement que la mère supérieure savait contrôler ses émotions et lui porter secours.

Le lendemain à l'aube, tous célébrèrent une messe en la mémoire du père Schmidt. Bien que le corps fût déjà inhumé, les membres du couvent souhaitaient lui rendre un dernier hommage et le bénir.

Sœur Benedikta entra au bras du père Schneider et le dirigea jusqu'à l'autel. Le chapelain demanda à Judith de lire un passage de la Bible. Elle choisit celui de Saint Paul aux Romains (Rom. 14, 7-9) :

Frères,

Aucun d'entre nous ne vit pour soi-même, et aucun ne meurt pour soi-même : si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur ; si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur. Dans notre vie comme dans notre mort, nous appartenons au Seigneur. Car, si le Christ a connu la mort, puis la vie,

C'est pour devenir le Seigneur et des morts et des vivants.

Le prêtre Schneider poursuivit la lecture avec le psaume IV :

Garde son âme dans la paix, près de toi, Seigneur.

Quand je crie, réponds-moi, Dieu ma justice !

Toi qui me libères dans la détresse, pitié pour moi, écoute ma prière !

Beaucoup demandent :

« Qui nous fera voir le bonheur ? »

Sur nous, Seigneur, que s'illumine ton visage !

Dans la paix, moi aussi, je me couche et je dors,

Car tu me donnes d'habiter, Seigneur, seul, dans la confiance.

À la fin de la célébration, tous et toutes se rendirent au réfectoire pour le petit déjeuner. Sœur Annette, bien que toujours affectée par la mort du prêtre Schmidt, prépara les confitures et les petits pains quotidiens.

Après avoir pris leurs médicaments, elles furent toutes un peu rassérénées. Cet imprévu ne devait pas les empêcher d'exercer leurs activités habituelles.

La novice, Benedikta, semblait dans une dépression depuis quelques semaines. Elle avait intégré les ordres contre son gré. Ses parents l'avaient obligée à entrer au couvent pour, dans un premier temps, parfaire son éducation. Puis son père avait décidé qu'elle ne serait pas bonne à marier et que seules la religion et la confession pouvaient lui convenir. La jeune fille âgée de dix-huit ans avait accepté, mais son cœur se portait ailleurs.

Bien sûr, elle avait la foi et aimait servir le Seigneur, mais sa vocation n'était ni le célibat, ni la pauvreté, ni l'obéissance. Elle souhaitait devenir architecte. Elle avait d'ailleurs commencé ses recherches d'université. Elle rêvait d'étudier à Augsburg.

Quelquefois, Benedikta s'enfermait dans sa chambre et refusait de s'alimenter. Mais elle se ressaisissait et pensait que tout allait s'arranger tôt ou tard. Elle tenait un journal intime dans lequel elle notait toutes ses impressions sur la vie cloîtrée et sur son état psychique qui s'aggravait de jour en jour. Selon elle, il fallait fuir cet endroit maudit au plus vite, et s'échapper serait le seul moyen d'y parvenir. Elle comptait profiter d'une nuit paisible pour franchir le pas. Comment surmonter une telle épreuve ? Comment allait-elle pouvoir continuer de vivre dans de telles conditions ? Elle ne comprenait pas l'attitude de ses parents. Pourquoi vouloir l'enfermer dans un couvent et l'obliger à se consacrer à la religion ? Pourquoi ne l'avaient-ils pas autorisée à poursuivre ses études dans le domaine auquel elle aspirait ? Il lui fallait trouver une échappatoire. Le plus tôt serait le mieux.